

CHAPITRE PREMIER

Le lendemain de ma fête d'indépendance, je quittai le manoir Arwels pour m'installer à Londres, au Strand Palace ; le temps de régler quelques petites affaires en cours avant de me lancer à corps perdu dans une quête improbable. Mon hôtel n'avait pas de charme particulier mais des chambres adaptées à ma condition de vampire, avec des fenêtres occultantes et, pour mes réserves de sang frais, un minibar qui ne tombait jamais en panne. Que demander de plus ? Il se situait à deux pas des éditions Penguin, non loin de l'appartement de mon très cher et tendre éditeur, Victorian Gollancz. Il avait découvert ma chronique par hasard, en jetant un œil sur le journal qui enveloppait son fish&chips. Il avait laissé de côté son repas et demandé au restaurateur de lui apporter tous les journaux en sa possession. Il avait dévoré, l'une après l'autre, les aventures fantastiques de ma petite Soal, une héroïne intrigante atteinte de xeroderma pigmentosum, une maladie rare qui l'empêchait de voir le soleil. Ce personnage était avant tout, pour moi, un alter ego pratique pour exorciser tous mes démons et oublier pour un temps mes questionnements.

Victorian batailla longtemps pour convaincre Kydor et Kalvi, les jumeaux Arwels et accessoirement mes agents littéraires, de publier mes chroniques sous forme de romans. Grâce à sa victoire, une nouvelle étape dans ma vie fut franchie. J'étais enchantée par ma fine équipe de travail. Cependant, à peine quelques mois après mes débuts de romancière, les jumeaux fêtèrent leur millième anniversaire et prirent la décision de quitter la Famille pour redevenir de simples mortels. Ils n'avaient jamais su trouver leur véritable place au sein de notre Famille. Ils rêvaient de gloire et de lumière, mais Kai, leur créateur, ne leur avait jamais permis ce luxe. Alors après leur départ, je ne pus compter que sur le beau Vic. Vic était le charmant diminutif par lequel je me devais d'appeler mon éditeur, lui me connaissait sous le nom de Zoe Swan, mon pseudonyme d'écrivaine. J'avais promis à Kai de ne jamais dévoiler ma véritable identité et j'avais tout intérêt à tenir ma parole et à respecter à la lettre les lois du patriarche. Vic aimait particulièrement s'occuper de moi, son *auteure à succès fétiche*. Cela lui procurait le plus grand bien de m'accompagner dans mon écriture et le changeait de son train-train quotidien. Vic était non seulement le rédacteur en chef et l'éditeur principal des éditions Penguin, mais il était aussi le père de jumeaux qu'il avait dû élever seul après que sa femme l'eut quitté pour un autre, plus jeune.

Vic et moi primes donc l'habitude de nous retrouver au bar du Savoy pour nos séances de travail. J'aimais beaucoup ce palace londonien ; un lieu mythique où j'avais, pour la première fois, sympathisé avec celui qui fut à Venise un amant d'un soir fort délicieux. Parfois, je regrettais d'avoir effacé sa mémoire à Barcelone suite à son agression. Mon ami Dafydd lui avait sauvé la vie en le forçant à boire son sang. Il n'y aurait jamais d'issue heureuse à notre histoire, Kai ne s'était pas caché de bien me mettre en garde à ce sujet. Nos séances de travail terminées, il m'arrivait parfois d'accompagner mon éditeur au restaurant du Savoy, en souvenir du bon temps dont j'étais seule à me rappeler, pour une fois. Eh oui, la mémoire et moi ne faisons pas bon ménage, mais j'avais appris à vivre sans, comme pour tout le reste d'ailleurs. Nous passions de longues heures à discuter des aventures futures de Soal, l'héroïne de mes romans fantastiques. Elle m'avait été inspirée par la vraie Soal Arwels qui me manquait tant depuis qu'elle s'était condamnée à la vraie mort.

Vic avait toujours des remarques fortes à me prodiguer et mon troisième roman était sur le point de s'achever. Il était dans sa phase de relecture. J'avais aussi terminé la tournée de promotion de mon premier roman et bientôt, je devrais repartir pour celle du deuxième. À cette occasion, j'avais proposé à Vic une alternative novatrice. En vérité, je ne souhaitais plus parcourir le monde aussi longtemps pour promouvoir mes livres. Alors quand Steve Jobs, le créateur de la célèbre marque à la pomme et grand ami de Kai, m'envoya en cadeau d'adieu une tablette Ipad, l'idée m'était apparue comme une évidence. Je pouvais rester là, bien gentiment assise sur la méridienne de velours rouge, près de ma cheminée rougeoyante, ou n'importe où dans le monde d'ailleurs, et répondre à mes fans par webcam interposée. Je pouvais aussi signer à distance une dédicace sur la version numérique de mon roman grâce à un stylet magnétique.

Cette initiative innovante avait remporté un énorme succès et permis à mon éditeur d'exploiter son catalogue autrement. Vic devait, lui aussi, vivre avec son temps. De moins en moins de lecteurs se précipitaient dans les librairies préférant acheter l'e-book, la version numérique du livre papier, et le lire où et quand bon lui semblait. J'avoue qu'un bon livre en papier jauni et odorant ça avait tout de même son charme. Mais si on devait partir en voyage et emporter tous ceux que l'on souhaitait dévorer, une liseuse, ça prenait tout de même moins de place dans les bagages !

Toujours est-il que ma tournée de promotion, avec la variante version 2.0, allait être bien allégée. Du coup, j'avais plus de temps pour finaliser le troisième opus des aventures de la douce Soal et pour réfléchir aux suivantes. Mais surtout, je pouvais prendre six mois sabbatiques et me consacrer exclusivement à ma quête. J'avais menti à Vic en lui disant que j'avais besoin d'un peu de recul sur ma vie, sur mes histoires romanesques et que je commençais à manquer d'inspiration. Un voyage me ressourcerait et me redonnerait du courage et de l'énergie. À partir du moment où je remplissais les termes de mon contrat, produire deux manuscrits par an, Vic n'avait vu aucun inconvénient à ce que je parte bientôt.

Au lendemain de notre dernière session de travail, je me préparai sérieusement pour ma quête : retrouver coûte que coûte Damian Arwels, mon créateur. Sans toutes les réponses à mes questions existentielles, j'avais l'impression de m'enliser et de n'avoir aucun but dans la vie et ma vie, elle était loin d'être terminée. Le seul problème, c'est que je n'avais aucune idée de l'endroit où le trouver, ni par où commencer...

Je demandai la permission à Kai de séjourner quelque temps avant mon grand départ dans la maison familiale du bord de mer, sur la côte sud-ouest de l'Angleterre. Je n'étais pas certaine qu'il acceptât sans condition mais, à ma grande surprise, il me fit préparer une chambre et remplir le frigo pour mon arrivée ; après je n'aurais qu'à me débrouiller toute seule. C'était fort sympathique et généreux de sa part, je n'étais pas habituée à un tel traitement.

Deux nuits après mon arrivée, alors que je rêvassais allongée sur une chaise longue matelassée face à la mer avec la lune qui s'y reflétait, j'eus la visite impromptue de Soriel. Il arriva les bras chargés de provisions et notamment une belle gélatine surprise, mon plat préféré. Elle était à étages et de toutes les couleurs, un régal pour les yeux et pour mon organisme. Soriel ne méritait pas que je lui adresse la parole, mais comment aurais-je pu lui claquer la porte au nez et refuser toutes ces victuilles ? Il était de coutume chez les humains de dire que les femmes appâtaient leurs hommes par de bons petits plats préparés avec amour. Eh bien, chez les vampires, l'inverse fonctionnait parfaitement. Même si je savais pertinemment que Soriel n'avait pas confectionné lui-même cette gélatine, il avait préféré passer commande auprès de l'une des cuisinières du manoir, son geste me toucha.

Soriel arborait un costume léger en tissu de lin et soie gris anthracite, sa couleur préférée. Sa chemise rose pâle était légèrement ouverte sur son poitrail imberbe et il avait noué ses longs cheveux blonds bouclés avec un catogan de cuir bordeaux qui lui dégagait la nuque. Il était à croquer. Il déposa les plats dans le réfrigérateur et nous prépara une petite collation. Il était affamé et, comme moi, il n'avait pas encore pris le temps de dîner. Il s'assit à mes côtés sur une autre chaise longue, sans attendre mon invitation, et me tendit un verre rempli de sang tout frais.

— Soriel, pourquoi es-tu là ? Et comment m'as-tu retrouvée ? J'avais demandé à Kai de ne rien dire à personne et surtout pas à toi...

— Kai ne m'a rien dit. C'est une femme de chambre qui a vendu la mèche. Je l'ai entendu dire qu'elle avait préparé la maison de la plage pour une invitée. Tout de suite, je me suis dit que cela pouvait être pour toi et que tu devais certainement manquer de provisions.

— Je te remercie pour la nourriture, mais maintenant tu peux repartir et sache à l'avenir que je suis capable de faire mes courses toute seule, comme une grande. Je suis majeure et n'ai aucun compte à te rendre. Tu dois me laisser vivre ma vie comme je l'entends, tu n'y as plus ta place.

— Attends, je suis venu en ami, pour t'aider.

— Soriel, n'as-tu pas d'autres préoccupations ? Tutorer ta pupille, par exemple ?

— Leïna ? Elle est avec Dafydd, en Écosse, au château de Balmoral, pour préparer la visite de Son Altesse Royale. Ils ne seront de retour au manoir que dans deux nuits.

Balmoral... Rien que ça ! Leïna avait bien de la chance. Cette demeure était une petite merveille. La propriété avait appartenu au roi d'Écosse, Robert II, et il l'avait transformée en pavillon de chasse à la fin du XIV^e siècle. C'était son petit havre de paix et son lieu de distraction favori. Les terres et les petites dépendances passèrent ensuite de main en main jusqu'au jour où la reine Victoria et son mari Albert, le prince consort, y séjournèrent et tombèrent amoureux de ce lieu magique. Le Prince s'était délesté d'une bonne partie de sa fortune pour plaire à sa belle en entreprenant des travaux colossaux de réaménagement de la propriété et du domaine. Quelle merveilleuse preuve d'amour !

Depuis, la famille royale avait pris l'habitude de séjourner à Balmoral tous les étés. Ainsi, ils pouvaient aisément se délasser avant de présider aux fameux *jeux des Hautes Terres*, les Highland Games de Braemar. Ces jeux se déroulaient traditionnellement le premier samedi du mois de septembre. Ils étaient une belle distraction pour toutes les classes sociales et une belle démonstration de force de la part des athlètes. Les Highland Games avaient été initiés par le roi d'Écosse, Malcolm Canmore III, au XI^e siècle. Il créa notamment une épreuve de course à pied un peu particulière. Celle-ci devait déterminer l'homme le plus rapide du royaume afin qu'il devienne le messager personnel de Sa Majesté.

La course à pied n'était pas la seule épreuve des Highland Games et loin d'être ma favorite, regarder des gens courir à pied dans les sous-bois ne présentaient absolument aucun intérêt, je préférais la lévitation. Une seule fois, j'eus la chance d'assister en direct aux jeux, et pour cause, ils se déroulaient généralement de jour. Je ne me souviens plus exactement en quelle année c'était, car j'ai oublié de le noter dans mon carnet de cuir relié que Kai m'avait offert pour mes dix ans. Toujours est-il que ces jeux-là commencèrent dès la tombée de la nuit et jusqu'au petit jour à cause d'une tempête diurne, bien trop violente. Elle avait empêché le bon déroulement des épreuves pour les athlètes et le public. Ainsi nous avions pu assister aux jeux, comme la famille royale, en Famille.

Nous étions installés les uns à côté des autres dans des gradins au milieu des humains, non loin de la tribune officielle royale, grâce aux contacts privilégiés de Kai au sein du gouvernement et à la Cour. Il avait obtenu des sièges remarquablement bien placés. Comme d'habitude, j'avais à ma droite Soriel et à ma gauche la belle Malane Arwels qui était aux anges face à ces hommes qui se battaient pour la gloire. Nous assistâmes aux différentes étapes dans des conditions parfaites.

Des brasiers et des éclairages adéquats avaient savamment été placés aux endroits stratégiques de la piste des jeux et les athlètes pouvaient ainsi y voir clair. Il n'était pas si évident, pour les humains plongés dans la pénombre, de lancer un marteau au-dessus d'une barre que l'on surélevait au fur et à mesure et de ne pas se le prendre sur la tête lorsqu'il retombait. Malheureusement, l'accident tant redouté arriva. Avec de gros efforts, nous prîmes sur nous afin de ne pas montrer aux yeux de tous nos crocs qui s'allongeaient à la vue de ce sang qui coulait depuis le haut du crâne tout du long du visage d'un pauvre athlète. Il était maculé. Quel spectacle !

Chaque membre de la Famille Arwels avait son épreuve favorite. Pour les jumeaux, c'était le lancer de troncs d'arbre. La technique consiste à saisir à mains nues l'extrémité la plus fine d'un tronc d'arbre de plus de cinq mètres de haut, ensuite l'athlète fait quelques pas de course en avant et lance le tronc en l'air. Pour réussir l'épreuve, le tronc doit effectuer une rotation complète et retomber sur l'autre extrémité, le plus droit possible. Celui qui se rapproche le plus de la position de midi est déclaré vainqueur. Sur le papier, cela semble assez simple mais en pratique, beaucoup n'arrivaient même pas à soulever le tronc !

Jade et Rona, les filles Arwels, aimaient particulièrement reluquer les dessous des hommes lors des différents lancers de pierre. Eh oui, tous les athlètes des jeux se devaient de porter un kilt, le fameux costume traditionnel écossais. Les filles adoraient parier avec Gurvin et Dafoldy, leurs créateurs, si untel ou untel avait ou non un sous-vêtement sous son kilt. Chacun s'amusait comme il le pouvait...

Kai et son acolyte, Dafron, pariaient sur l'équipe qui allait gagner au tir à la corde. Cette épreuve n'était pas toute jeune et encore moins spécifique à l'Écosse. Déjà en Asie entre le VII^e et V^e siècle avant Jésus-Christ, ce tour de force servait d'entraînement militaire dans l'état de Chu. L'empereur des Tangs, Xuanzong, organisait de grands tirs à la corde, avec des cordes pouvant mesurer jusqu'à cent soixante-dix

mètres ! On comptait alors plus de cinq cents participants dans chaque équipe qui étaient encouragés au rythme des tambours. Ici, aux Highland Games de Braemar, c'était bien plus modeste, deux équipes de huit personnes s'affrontaient afin de faire franchir en premier la ligne à ses adversaires. Généralement, l'épreuve se terminait dans un bain de boue pour les vaincus et les vainqueurs finissaient par les rejoindre.

Des drapeaux écossais, brandis par les spectateurs, flottaient au vent tout autour des brasiers ardents qui les réchauffaient. La joie et la bonne humeur se lisaient sur les visages des petits comme des grands. La petite Soal Arwels était la plus sage et la plus traditionnelle d'entre nous, elle aimait les concours de danses folkloriques et les défilés de cornemuses. Avec ses petits pieds chaussés des mêmes chaussons que les danseurs, elle battait discrètement la mesure. C'était généralement le moment où les hommes allaient chercher, pour les humains, de la Heather Ale, une bière locale servie bien fraîche, pas comme en Angleterre, et une collation de sang tout aussi fraîche pour nous, les vampires Arwels. Nous sirotions à l'abri des regards indiscrets et au rythme des danses et des cornemuses écossaises.

Quant à moi, j'avais bien du mal à me décider pour mon épreuve favorite. Il y avait bien celle du lancer de haggis, la panse de brebis farcie, mais ce n'était pas véritablement une compétition, plutôt une démonstration de l'humour écossais si singulier. Je me souviens m'y être inscrite contre l'avis du patriarche. Kaï voyait d'un très mauvais oeil les compétitions opposant des vampires aux humains. J'avais, bien entendu, fait attention de ne pas lancer mon haggis beaucoup plus loin que ceux des autres afin de ne pas attirer l'attention. J'étais tout de même arrivée sur la deuxième marche du podium, toute fière. Soriel m'avait embrassée discrètement sur la joue. Je garderai toujours un excellent souvenir de ces jeux et qui sait un jour, j'y retournerai peut-être et je referai signe à la reine Elisabeth qui, paradant dans sa belle Rolls-Royce Phantom, avait croisé mon regard. Elle était encore si jeune et si élégante ce soir-là, sous son large chapeau de crêpe bleu violine...

Alors comme ça, Dafydd, mon grand ami et botaniste officiel de la Cour, était allé avec Leïna jeter un oeil aux jardins du château de Balmoral. Dafydd s'y rendait régulièrement pour récolter des herbes, des fleurs et autres aromates dont il avait besoin pour la préparation de ses potions médicales. Il y avait dans ces jardins des espèces qu'il ne pouvait trouver nulle part ailleurs. Une véritable source de trésors inépuisables d'après ce cher Dafydd qui avait également pris l'habitude de préparer des bouquets fleuris pour la reine qui s'en délectait. Et encore un qui était tombé sous le charme d'une souveraine !

Jamais, je n'avais eu l'autorisation de partir seule plus d'une soirée avec un autre membre de la Famille, quand Soriel était en charge de mon éducation. Bon, je n'allais pas être jalouse maintenant, mais tout de même, c'était Balmoral...

— Elle a bien de la chance, ta Leïna, mais que cela ne t'empêche pas de retourner à tes affaires. Je n'ai pas besoin d'aide et certainement pas de la tienne. Oublie que je suis là, d'ailleurs demain, je n'y serai plus.

— Ah oui ? Et où seras-tu, ma douce Susylee ?

— Cela ne te regarde pas.

Je me recroquevillai sur ma chaise et évitai autant que possible son regard.

— Tu n'en as aucune idée, n'est-ce pas ?

Soriel me connaissait mieux que quiconque et je ne savais pas lui mentir. Il avait raison, je n'avais toujours aucune idée d'où aller et savais encore moins par où commencer mes recherches ; un petit coup de pouce me serait bien utile cependant...

— Pourquoi ne veux-tu pas de mon aide ?

— Soriel, ne cesseras-tu donc jamais de lire dans mes pensées sans permission ?

— Je suis désolé. Ne m'en veux pas, mais tu pensais si haut et si fort, je n'ai pu m'empêcher de... Je ne le ferai plus, promis.

Je jetai un oeil en direction de mon ex-tuteur afin de vérifier sa sincérité.

— C'est ça, toujours des promesses !

Soriel avait ce regard et cette expression que je lui connaissais tant ; celui de l'être blessé et meurtri au plus profond de son âme. Il avait gagné et je lui cédaï une fois encore.

— Très bien, alors si tu veux vraiment m'aider, dis-moi où est Damian, où est ton frère ?

— Ça, je ne n'en ai aucune idée, Susylee. Tu le sais, Damian est un Navigant, il peut se déplacer où il veut quand il le souhaite. Il pourrait être n'importe où, et, à la seconde d'après, à l'autre bout du monde...

Un profond soupir m'échappa. Une fois de plus, j'étais déçue et lasse de voir Soriel encore et toujours botter en touche. J'aurais dû m'y habituer avec le temps, mais non, je ne comprenais pas pourquoi il réagissait à chaque fois de cette manière.

— Mais, si j'étais lui, je me cacherais au Vietnam. Lors de mes différents voyages en Asie, j'y ai, comment dire, aménagé certaines portes ou passe-droits pour nos semblables. Alors si j'étais un vampire en fuite, poursuivi par des Traqueurs, c'est là que j'irais. Attention, je ne te dis pas qu'il y est. C'est juste une idée...

Je retrouvai un peu le sourire. Mais soudain, je me sentis perdue, remplie d'angoisses et terriblement seule. Soriel se leva de sa chaise longue et s'agenouilla auprès de moi. Il caressa doucement mes cheveux noirs bouclés et son souffle régulier chatouillait mon oreille. Mon cœur s'emballa et je partis loin de ce monde. Je flottais et cela me plaisait. J'étais à deux doigts de succomber à la tentation. Pourtant, Soriel prit bien soin de n'entreprendre aucun geste déplacé qui m'aurait donné l'occasion de l'encourager. Au contraire, il resta prévenant et doux. Il arrivait tout de même à me surprendre, même après toutes ces années. J'aurais plutôt imaginé qu'il m'eut réclamé un *petit câlin* en échange de son conseil. Comme quoi, tout le monde pouvait changer !

Maintenant que j'étais majeure, nous aurions pu vivre notre amour en toute liberté et dans le respect des fichues lois vampiriques. Mais, après réflexion, je ne pense pas que j'eusse accepté ses avances, non pas par manque d'envie, bien au contraire, mais à cause de Leïna. Elle était sa pupille, elle lui appartenait. Il devait veiller sur elle et son éducation. Je ne souhaitais en aucun cas la priver de son créateur comme je l'avais été du mien. Qui sait un jour, plus tard, quand toute cette histoire de quête et de mission sera terminée et que Leïna aura elle-même atteint sa majorité, Soriel et moi, nous pourrions nous retrouver...

Les paroles des filles raisonnaient encore en moi : *Si vous êtes vraiment faits pour être ensemble, rien ni personne et encore moins le temps ne pourra aller contre votre destinée.* Quelles belles paroles ! Cela me rappelait que je devais leur donner de mes nouvelles, je le leur avais promis. Soriel finit par partir, mais avant sa sempiternelle révérence, il posa ses lèvres sensuelles et délicates sur mon front. J'en frissonnais encore.

Le lendemain, je préparai rapidement mes bagages et me rendis à l'aérodrome pour *emprunter* un des jets privés des Arwels. Destination finale : Hô-Chi-Minh-Ville, l'ancienne Saïgon. Mais avant cela, nous devons faire deux petites escales techniques dont la première en Turquie, dans la magnifique Istanbul. À notre arrivée, une hôtesse me conduisit par un chemin sécurisé dans un salon très privé où je savais qu'aucune lumière du jour ne filtrerait et me permettrait d'assouvir un de mes nombreux vices : la cigarette. Ce lieu, assez cosy, était aménagé avec des extracteurs surpuissants pour le plus grand plaisir des hordes de voyageurs en manque de nicotine.

De nos jours, il était devenu de plus en plus difficile et laborieux de trouver des lieux où il était permis de fumer. Pour ma part, j'aimais ce genre d'endroits, un peu à l'écart, où l'on pouvait rencontrer des personnes de tous horizons que l'on n'aurait certainement jamais croisées ailleurs. Manque de chance, dans ce fumoir, j'étais seule. J'avais emporté dans mes valises le cadeau d'anniversaire de mes dix ans que m'avait offert Dafron, l'homme d'affaires de la Famille et grand amateur de cigares. Son cadeau était un magnifique porte-cigarette en bois de bruyère au bout duquel je fixai une fine cigarette. Je tirai de longues bouffées en solitaire, en attendant que le plein du jet fût terminé.

Un membre d'équipage vint me prévenir qu'il y aurait une petite heure d'attente à cause d'un léger incident, rien d'alarmant, mais les techniciens au sol souhaitaient le régler avant notre départ pour la Thaïlande, notre seconde escale. Je me décidai alors, plutôt que de me languir dans un salon VIP, à visiter l'aéroport. Il était ma foi immense : deux énormes *duty free* s'offraient aux passagers en transit ou à ceux qui étaient en attente d'un vol exceptionnel pour les emmener vers La Mecque.

En cette période de l'année, des centaines et même des milliers de pèlerins envahissaient les couloirs de l'aéroport d'Istanbul habillés de leurs toges toutes blanches. Les femmes étaient particulièrement

élégantes, même si elles cachait leurs belles chevelures. Quant aux hommes, j'étais moins convaincue. Leurs habits, qui ressemblaient plus à des serviettes-éponges ou à des foutas de plage, n'étaient pas particulièrement sexys. J'étais persuadée que les *filles* auraient fait grimper les paris commencés aux Highland Games avec ces hommes-là...

Les pèlerins prenaient leur mal en patience et s'allongeaient ou priaient là où ils pouvaient, toujours dans la même direction. Plus aucune place de libre en vue, ni sur les sièges, ni ailleurs, mais peu m'importait, je ne me sentais pas fatiguée, bien au contraire. Des boutiques en tout genre se présentaient à moi. Je commençai par acheter une cartouche de cigarettes fines au menthol, bien moins dispendieuses qu'en Angleterre. Je me demandais à quoi pouvaient bien servir toutes ces taxes. Un jour, je penserai à poser la question à Dafron qui était dans les petits papiers du Premier ministre.

Côté argent, je n'avais jamais eu à m'en préoccuper. Les Arwels étaient riches et j'avais un compte qui était régulièrement approvisionné grâce aux *royalties* que je touchais sur la vente de mes romans. Et puis, je savais aussi que Kai se chargeait de vérifier mon solde régulièrement comme il en avait l'habitude avec les autres membres de sa si précieuse Famille. Il n'aurait jamais permis que nous fussions à découvert du moindre cent !

Je me dirigeai vers le rayon cosmétique pour tester les nouveaux produits à la mode. Une charmante hôtesse de chez Chanel proposa de réaliser, sur mon humble minois, un maquillage léger ; ce que j'acceptais bien volontiers. Ce fut donc toute pomponnée que je repartis en direction des restaurants avec, dans un petit sac carton aux initiales de la marque, mes nouveaux rouges à lèvres et fards à joues assortis.

En chemin, un homme dans le costume traditionnel stambouliote, très coloré, me proposa une glace turque que je refusai poliment. Cependant, intriguée par sa gestuelle, je restai là un instant à le regarder servir les autres touristes. Il avait une technique bien particulière pour vendre son produit. À peine avait-il placé une boule de glace sur un cornet en gaufrette ondulée qu'il le tendait à une cliente toute souriante qui n'arrivait jamais à l'attraper. Le vendeur prenait un malin plaisir à lui tendre encore et encore, simulat la chute du cornet sans jamais lâcher prise ni laisser la boule tomber. Ce jeune homme possédait une telle dextérité que les jumeaux magiciens auraient pu l'engager comme partenaire.

Pour se faire pardonner, le vendeur plaça une seconde boule à la pistache sur le cornet et le petit jeu recommença. La pauvre cliente eut bien du mal à déguster sa gourmandise à la texture filante si particulière, presque élastique. J'étais curieuse et le jeune homme m'apprit que sa glace était préparée à base de *testicules de renard*, ou plus communément appelées tubercules d'orchidée sauvage. Ces tubercules, à la forme évocatrice, étaient broyés sous la forme d'une farine épaisse qui rendait la glace filandreuse. Je me rappelai que Dafydd m'avait déjà parlé, lors d'une de mes nuits d'apprentissage à ses côtés, de la particularité de cette plante, mais jamais je n'avais eu l'occasion d'en voir les effets...

Je continuai ma route en direction d'un petit souk tout en couleurs et odeurs. Loukoums et autres spécialités culinaires turques y étaient proposés à la dégustation sur d'élégants plateaux argentés et ciselés. Les passagers se jetaient sur ces friandises comme des goinfres ; ils m'écœuraient.

Je passai donc mon chemin, préférant le stand de bijoux ornés du *Nazar boncuk* ou *œil de Fatima*. Ce bijou avait la réputation de protéger du mauvais œil, comme une sorte de talisman. Dans les légendes ottomanes, les personnes aux cheveux blonds et aux yeux bleus avaient le pouvoir de nuire ; on disait qu'ils avaient le « mauvais œil ». Ce *Nazar boncuk* servait alors à chasser les mauvais sorts et le mal dans l'absolu. Lorsque l'œil en pâte de verre se brisait, on pensait qu'il avait bien joué son rôle de protecteur et qu'il était temps de le remplacer.

Un bracelet élastique serti d'yeux bleus attira mon attention et je décidai de me l'offrir. On n'était jamais mieux servi que par soi-même ! La vendeuse me félicita de mon choix.

— Mademoiselle, ce bracelet vous portera chance aussi longtemps que vous le porterez.

Eh bien, si elle disait vrai, je ne le retirerais plus jamais de mon poignet, car de la chance, j'allais en avoir plus que besoin... À la réflexion, j'aurais peut-être dû en acheter plusieurs. Mais je n'avais plus le temps de flâner, un steward m'appela sur mon téléphone portable pour me prévenir que l'avion était prêt à décoller.